

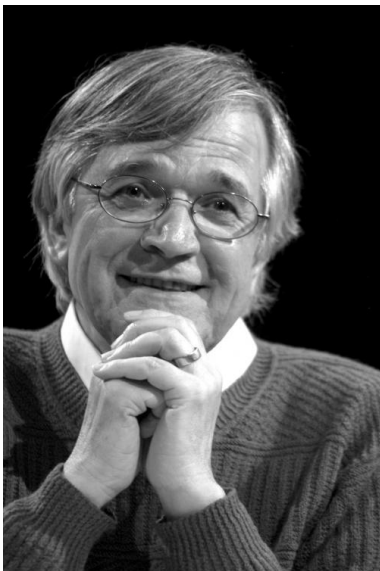
La narration à cœur battant dans la poésie contemporaine française

PAR PATRICE BERAY

ARTICLE PUBLIÉ LE SAMEDI 30 AOÛT 2014

La narration et le lyrisme peuvent avoir partie liée dans les événements de l'Histoire, des histoires. Illustration avec trois poètes français actuels : James Sacré, Florence Pazzottu, Philippe Blanchon. Troisième volet de notre série « Le poème, voix des événements » et extraits.

« Aimer et connaître », « aimer et comprendre », ces verbes que Pier Paolo Pasolini a indissolublement liés dans un de ses plus beaux poèmes (*Les Pleurs de l'excavatrice*, 1956) ne sont pas qu'une leçon de vie, ils sont une leçon pour la vie : « *Ce n'est qu'aimer, et que connaître, / qui compte, non d'avoir aimé, / ni d'avoir connu.* » En ce sens, ils sont aussi une leçon pour le poème car dès lors que la voix lyrique (élégiaque, ici) est empreinte des préoccupations d'un sujet au regard de la réalité du monde, de cette expérience unique, qui est une expérience de vie, la narration peut être faite par le poème.



James Sacré © (dr)

Parmi les poètes français actuels (il est né en 1939) et « reconnus » (il a reçu le prix Max-Jacob en 2013), James Sacré est un des rares à avoir osé allier le lyrisme et la narration que toute une tradition de la poésie

française oppose. Dans un texte très complet qu'il lui a consacré (voir en Prolonger), Jean-Claude Pinson livre une des clés de cette égale attention : la condition même de la « réhabilitation » de la création narrative dans le poème est que le langage soit saisi comme une donnée essentielle de l'existence. Il s'agit ici de rien de moins que de malmener la clôture symbolique du langage en se mettant sur le chemin de l'existence qui ouvre à la réalité temporelle de la rencontre de l'autre.

De son origine rurale en Vendée, James Sacré a conservé ce goût âcre, rugueux de la terre, ce souci du lieu dans les paysages qu'il traverse à mesure que ceux-ci s'élargissent à l'échelle du monde. C'est de Nouvelle-Angleterre, au nord-est des États-Unis, que le poète donne son premier recueil d'importance avec *Cœur élégie rouge* (en 1972). Composé de trois parties, le livre est enserré dans de courts poèmes en prose :

Les choses qui meurent au grenier (mais ce n'est que dans ce poème) en réalité savent que le grenier est un paradis près du vent. Au moins, elles sont dans ce paradis : quoi désirer de plus absolu que leur silence ? J'ai pensé y peser ton visage et des paroles : ce fut un peu de lumière ; elle a fait du bruit sur la pierre.

(...)

Je marcherais dans la transparence jusqu'à la plus réelle profondeur. Il y aurait ton visage rencontré (sourire et joues graves), la couleur la pierre simple d'une maison, des arbres (on les abat – grands gestes dans l'hiver) et passages par des prés. Je vais toujours. La nuit seule vient (rencontre et joue grave).

[[lire_aussi]]

Revendiqué dès le titre du livre, le lyrisme du poète s'entoure d'une multitude de données intimes, que le sujet s'est appropriées dans l'expérience même, prosaïque, de l'écriture du poème.

Cette relation au présent d'une rencontre que le poème a la faculté de faire advenir, le livre *Une fin d'après-midi à Marrakech* (1988) la restitue dans son plein avènement existentiel. Voici à l'appui d'une double rencontre, d'un pays et d'un ami, le court poème qui ouvre le recueil :

Quelqu'un parce qu'on l'aime, c'est peut-être rien

*Qui serait dans le cœur ou dans l'âme, rien
Comme un désir : qu'est-ce qu'on voudrait ?
Et qu'est-ce qu'on peut donner ? Mais c'est comme
Avoir son visage dans un autre visage, entendre
La nuit plus grande. Quelqu'un d'autre et soi-même :
les
mots plus grands.*

Auteur prolifique, James Sacré ne cesse d'interroger les conditions du bonheur. L'enfance serait pour lui la représentation la plus fidèle des limites et des pouvoirs du langage poétique : l'enfance en ce qu'elle est ce qui nous a quittés, ou ce que nous devons inventer. Précédé ici des poèmes d'ouverture d'*Une fin d'après-midi à Marrakech*, c'est ce que suggère cet autre poème (voir en Prolonger les poèmes lus) extrait d'un recueil récent (2013), *Donne-moi ton enfance* :

Sur mediapart.fr, un son est disponible à cet endroit.

Cette lyrique amoureuse, inquiète, qui court dans les poèmes de James Sacré trouve un écho saisissant dans la série de textes de Florence Pazzottu intitulée *Petite*, (le titre comprend la virgule – publié en 2001). L'enfance y est aussi ce précipité « *d'émotions, de sensations et de pensées* » dont l'écriture remonte le cours pour y palper en aveugle quelque fêlure intime : *Petite, lorsqu'à ma mère je demandai si elle m'aimait également quand contre moi elle s'emportait, elle répondit, troublée, qu'elle m'aimait également, que seulement peut-être elle oubliait qu'elle m'aimait ; sa réponse, fragile, fraya en moi un doute assez ferme pour y établir mes fondations, qui durent encore ; jamais je n'oubliai l'oubli possible de tout amour, ni la nécessité de se tenir au plus près de ce doute – à flanc de perte mais sans tomber – pour être au plus près de l'amour.*

Le « fin mot » de l'histoire, c'est qu'elle a toujours cours

Dans ses publications, Florence Pazzottu (née en 1962) alterne poèmes et récits. D'approche très formelle, ses poèmes sont une œuvre de déconstruction, au sens philosophique, mais non sans humour, comme l'indique le sous-titre de son recueil *L'Inadéquat* : « le lancer crée le dé ». Ce surgissement du sens est toutefois guetté dans l'écriture du poème :

*Je dis fondé l'éclair
éclairant l'air froissé
de vos lèvres disant
l'inconnu de l'élan
d'amour l'insaisissable
sens qui jamais déjà
n'est donné mais viendra*



Florence Pazzottu

En 2008, Florence Pazzottu a fait paraître le récit d'une agression dont elle a été victime, *La Tête de l'homme*. Pour relater ce fait (cet accident), il lui a fallu, explique-t-elle dans son livre, adopter une écriture en lignes coupées de segments de treize syllabes. Pas plus le mot poésie que celui de vers ne sont énoncés dans ce passage explicitant son geste d'écriture. Mais, dit-elle, « *il s'agissait de résorber, mais / non sans recueillir ce qui dans son sillon tremblait* ». Sans ce nombre « *mon récit sombrait, s'étouffait* » ; car « *tout intérieure est sa poussée* ». De ce texte puissant où les dimensions biographiques et historiques plus collectives (le siège de Sarajevo, le génocide du Rwanda...) s'entremêlent, l'auteur a donné plusieurs représentations théâtrales, tant ce qui « *compte, plus que le récit vrai* », c'est « *sa traversée* ».

Car tel est le « fin mot » de l'histoire, intime ou collective : elle a toujours cours. Non seulement l'oublier n'apaise pas « *les creux* » mais surtout empêche de suivre « *les bosses révélant la chair jusque-là / invisible d'une vie s'inventant* ».

Voici un passage de *La Tête de l'homme* :

Sur mediapart.fr, un son est disponible à cet endroit.

Grand lecteur de Maïakovski et de poésie américaine, traducteur (Pound, Joyce, Aiken, Mansfield...), Philippe Blanchon (né en 1967) a entrepris une geste poétique sans pareille dans la poésie française de ces dernières décennies. Initiés en 1993, ses « cycles poétiques » de Jacques, Nathan, Martin auxquels il faut ajouter le Livre de Jan renouent avec une visée épique du poème en tant que genre. Non que Philippe Blanchon rejette le lyrisme, loin s'en faut : précisément, ses personnages (ses « présences », dit-il) lui permettent de nuancer son écriture de tensions différentes selon les recueils.

Ainsi Jacques dans la narration limpide de *La Nuit jetée* goûte-t-il, par-delà le temps calendaire, au sentiment amoureux où « *par le beau liquide les vies se compteront au réveil* », comme on peut l'entendre dans ces poèmes (les lire en Prolonger) :

Sur mediapart.fr, un son est disponible à cet endroit.

Si la relation des personnages à l'Histoire change du tout au tout selon qu'il s'agit de Martin ou de Nathan, le rapport à la grande Histoire s'établit toujours sur fond de règlements de comptes. C'est dire que le geste poétique de Philippe Blanchon s'apparente à l'épopée quant à son étendue, son amplitude, mais que son écriture narrative s'applique à des faits d'une autre nature, tant ceux-ci sont lestés par sa rare érudition. Il y relie nombre d'écrivains qu'il a élus (Maïakovski, Pound...) aux lignes de vie de ses personnages, en autant de dialogues poétiques qui revisitent l'histoire littéraire. De ce point de vue, son ordonnancement inédit est une expérience des utopies qui renoue avec

l'histoire des avant-gardes du XX^e siècle écoulé. Et de fait les années 1920 et 30 sont très présentes, par exemple dans le Cycle de Martin.



Philippe Blanchon

Dans le dernier en date des volumes de ce cycle, *Chevaux des vagues*, Philippe Blanchon a abandonné toute unité de temps. La « relation » des faits et gestes de son personnage central, Martin, devient volontiers elliptique : « *Voies et références diffèrent / Au cœur de la tenaille.* » S'affiche une « *multiplicité des singularités / Quand descend l'étoile sur les cols* ». Dans un livre d'entretien avec Paul Keller, il explique que son personnage se tient au « centre » tant géographique qu'historique, « *entre Amérique et Russie* », « *entre hier et demain* » : « *S'il peut connaître ou entrevoir ce qui se trouve à l'ouest et à l'est, s'il peut connaître ou entrevoir ce qui s'est passé hier, qu'en déduire pour demain ?* » Qu'en déduire sinon que cette histoire a toujours « *le même objet* » : le « *Réel* ». Et Philippe Blanchon de souffler : « *C'est là que le lyrisme peut tenter de se réinventer en réinventant l'épopée...* »

Quelques éléments bibliographiques des auteurs figurent sous l'onglet Prolonger.

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 32 137,60€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Gérard Cicurel, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Gérard Desportes, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur et prestataire des services proposés : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 32 137,60€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.